

et puis—que sais-je ? que ne peut pas rêver l'ambition d'une mère?—ministre, lieutenant-gouverneur !

« Il va sans dire que ce petit enfant, devenu homme, serait toujours le meilleur des fils ; qu'il chérirait toujours tendrement sa mère, et qu'il serait heureux de lui assurer— pour prix de sa tendresse et de ses soins—une existence paisible et honorée. Certes, elle prévoyait bien que—avant de voir ces belles espérances se réaliser—elle aurait longtemps à attendre et beaucoup à souffrir, mais que lui importait ? rien ne lui paraissait ni trop difficile, ni trop pénible, pourvu qu'elle pût atteindre son idéal, et elle avait au cœur la ferme confiance d'y réussir.

XII.

« Les déceptions, hélas ! ne se firent pas longtemps attendre. Vous savez comment se conduisit pendant son séjour au collège, cet enfant, objet de tant d'espérances. Je vous ai rappelé aussi ce qu'il fut à Québec, étudiant d'abord, puis avocat. A peine était-il sorti du collège, qu'il semblait déjà avoir oublié sa mère. Bientôt il voulut avoir à part son domicile, et il cessa peu à peu d'entretenir des rapports avec elle, ne s'occupant en aucune façon de la position pénible où elle se trouvait.

« A l'époque de notre histoire où nous sommes parvenus, cette situation s'était encore beaucoup aggravée. Ce n'était plus la gêne, c'était la misère. J'avais toujours entretenu avec cette malheureuse mère un commerce de lettres qui me tenait au courant de sa situation. Je n'ignorais rien de ce qui la concernait. Au reste, dans ses lettres, il était beaucoup plus question de son fils que d'elle-même. S'il lui arrivait quelquefois de se plaindre du cruel abandon où elle se trouvait réduite, dans le temps même que déjà faible et âgée, elle aurait dû pouvoir s'appuyer sur la tendresse filiale, on sentait néanmoins parfaitement, que ce n'était pas sa propre misère qui la tourmentait le plus, mais bien plutôt la pensée de son fils. Si du moins elle l'avait vu mener une vie régulière, dans son pays, au milieu de ses concitoyens, elle lui aurait pardonné, de grand cœur, son ingratitude, le délaissement et la vie misérable auxquelles elle était condamnée.

« Un jour, je reçus une lettre adressée à Bijou. Je le reconnus à l'écriture ; je ne pouvais m'y tromper : elle était de sa mère. Depuis bien longtemps déjà, celle-ci avait cessé de lui écrire, car elle pensait qu'en s'adressant à moi, et me priant de saisir les occasions favorables pour lui parler d'elle, elle atteindrait mieux son but. J'y avais assurément mis tous mes soins, avec toute l'adresse et la délicatesse dont j'étais capable mais je n'avais jamais obtenu qu'un silence dédaigneux ou de cruelles rebuffades. Je fus donc fort surpris, quand je reçus cette lettre, et je demeurai très-inquiet de l'accueil qu'elle pourrait recevoir.

« Ce jour-là, Bijou ne rentra que fort tard. Il avait dû perdre au jeu, car son

humeur était encore plus sombre que d'ordinaire. Je lui présentai la lettre. Il y jeta les yeux, reconnut sans doute l'écriture, car il rougit. Il me lança ensuite un coup-d'œil rapide, puis jeta dédaigneusement la lettre sur la table et se mit au lit. J'avais naguère insisté auprès de madame N. pour qu'elle essayât une dernière tentative et qu'elle écrivit encore une fois directement à son fils : je fus donc bien chagrin de voir s'évanouir à mes yeux ce dernier espoir. J'en étais là, lorsque *notre ami*, après un assez longtemps, se ravisa et m'ordonna de lui donner lecture de cette lettre. Était-ce l'effet d'une inspiration de son bon ange ? Ou bien voulait-il, en agissant ainsi, me rendre le témoin de son insensibilité et de la dureté de son cœur. En un mot, était-ce une bravade inspirée par un méchant et sot orgueil ? Je ne saurais le dire ; mais à coup sûr, si tel fut le mobile de sa conduite, il fut à lui-même sa dupe et il se prit dans son propre piège.

« Cette lettre, bien écrite et très-touchante, était le dernier appel, le cri suprême de l'amour maternel au fils égaré, mais toujours chéri.

« Madame N. envoyait à son fils ses dernières recommandations et ses derniers souhaits, car, atteinte depuis quelque temps d'un épuisement général plutôt que d'une maladie bien caractérisée, elle s'attendait à mourir bientôt. Rien de plus touchant que cette lettre. Comme toujours cette pauvre mère s'oubliait elle-même, pour ne s'occuper que de son fils. Ce n'était point des reproches, ni des récriminations qu'elle lui adressait, c'était des prières. Elle ne pouvait croire que son cœur fut tout-à-fait endurci. Parvenu à un âge mûr, où la voix de la raison se fait plus clairement entendre, où les passions, avec l'effervescence de la jeunesse, commencent à s'apaiser, où la pensée de l'avenir se présente avec une insistance déjà pleine de menaces, où les sentiments de religion et de piété nourris dans l'enfance semblent renaître et s'efforcer de reconquérir dans le cœur leur première place, elle avait la confiance que son fils écouterait enfin sa voix. Pour prix de toutes les peines et de tous les chagrins qu'il lui avait causés, elle ne lui demandait qu'une chose. Elle le suppliait de s'arracher à cet exil volontaire, de revenir dans son pays, de reprendre sa place auprès de sa mère mourante, pour recevoir son pardon et lui fermer les yeux.

« Pendant que je lui lisais cette lettre, Bijou ne témoigna d'abord qu'une froide indifférence. Toutefois, un certain changement ne tarda pas à se faire en lui. Il baissa les yeux, qu'il avait d'abord tenus attachés sur moi. Il rougit ; il me sembla même que— à un certain moment—quelques larmes perlaient dans ses yeux. Mais bientôt, gêné sans doute pas une émotion que son orgueil lui défendait encore de laisser paraître, il se tourna brusquement du côté de la muraille. Lorsque j'eus achevé la lecture de la lettre, il ne me dit pas un mot, ne me donna aucun ordre. J'éteignis alors

la lumière et essayai de dormir. Je ne pus y réussir. Quant à lui il se faisait sans doute dans son âme un grand travail intérieur. Il frissonnait : et quelques soupirs, quelques sanglots même lui échappèrent ! Ces soupirs et ces sanglots, je les bénis et j'en remerciai Dieu, car je les saluai comme les messagers d'un meilleur avenir. Ces larmes précieuses tombèrent sur mon cœur comme une rosée rafraîchissante. J'éprouvais alors tout à la fois une satisfaction très-douce, un calme profond, enfin une sorte d'assurance que c'était là le prélude certain d'une conversion sérieuse et durable. Mais je ne saurais, vraiment, vous expliquer tout ce que j'éprouvai.

« Je me recueillis en moi-même, et je passai la nuit entière à réfléchir, à espérer, à jouir par avance. Les principales scènes de ma vie se présentèrent, les unes après les autres, à mon esprit, comme des tableaux vivants, nets et distincts. Je vis d'abord se dérouler à mes yeux mes années d'enfance et de collège. Elles me rappelèrent bien des fautes, surtout à l'égard de notre pauvre ami ; j'y distinguai même comme les germes de presque tous les événements, qui s'étaient depuis succédés. Mais ces premiers souvenirs n'avaient plus d'amertume, car ils étaient tempérés par le sentiment du devoir accompli et par l'espoir d'un succès prochain.

« Je me revis ensuite privé de mes sens et étendu sur le rocher de Saint-Joachim, pays arraché à une mort certaine, mais payant ma vie du prix de ma liberté. Enfin, toutes les angoisses, toutes les humiliations que j'avais endurées pendant notre séjour sur la terre étrangère, se retracèrent vivement à mon imagination. Et maintenant—je ne voulais plus en douter—le dénouement approchait, dénouement heureux, digne récompense de mon pénible sacrifice. Le repentir allait tout effacer et tout transformer. Le dur esclavage des mauvaises passions, sous lequel notre pauvre ami était resté si longtemps courbé, allait être enfin rompu, et le mien, celui auquel je m'étais volontairement soumis, serait en même temps brisé ! Bientôt, demain peut-être, le repentir nous ouvrirait à tous deux une vie nouvelle ! Et ces pensées, et ces vues de l'esprit se succédaient les unes aux autres et sans interruption, dans cette nuit bénie ; et le calme, le contentement s'établissaient de plus en plus profonds en moi, et l'espérance s'affermissait davantage de moment en moment, ne laissant plus de place, ni au doute, ni à l'inquiétude.

Conditions de ce Journal.

L'Abeyille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centins pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.